

Lettre à un astrophysicien

Je ne tiens pas à vous embêter encore avec des écrits, et ne tiens pas à vous distraire une fois de plus de la pureté des étoiles (mais les étoiles ne paraissent pures que parce qu'elles sont loin, et d'un agréable silence de glace sans doute pour la même raison). Je vous écris maintenant au sujet de ce film Solaris, basé sur un livre que je n'ai pas lu, et que je viens de voir sur ARTE car demain ce sera trop tard ; ça ne me paraîtra peut-être plus opportun de m'adresser une fois de plus à vous. J'avais déjà vu le remake américain avec George Clooney ; pas vraiment un navet, mais pas fameux non plus (on sous-estime Clooney – le prenant à tort pour un nouveau clown américain - alors qu'il est excellent entre autres dans le rôle du capitaine dans « En pleine tempête, un film très proche du récit saisissant de Sébastien Jünger que j'ai lu).

Le film russe, par contre, avec ses longueurs bien russes, m'a quelquefois fort agréablement surpris. L'océan télépathe m'a fait songer à l'Ogre de l'espace, le trou noir intelligent du livre de Gregory Benford (dont le titre original est Eater), mais évidemment en moins radicalement menaçant et hostile.

En beaucoup plus ambigu, en somme.

Dans la nouvelle que vous venez de lire, j'évoque la campagne flamande où j'habite (le Pajottenland), les peintures de Breughel et me demande si je ne suis pas piégé dans la tour de Babel représentée par le peintre.

Le psychologue qui investigate dans la station spatiale est lui-même en proie à des hallucinations. L'ambiguïté de l'histoire est que ces « hallucinations » semblent se soutenir d'une certaine forme de matérialité, de structure atomique différente de la nôtre, exclusivement « neutronique », mais néanmoins tangible. Seul le champ de force de l'océan serait capable de maintenir ces structures normalement instables dans un état stable (je n'ai aucune opinion quant à la crédibilité de ces hypothèses sur le plan scientifique).

Le protagoniste observe un clone virtuel de sa femme décédée depuis des années. Elle est assise sur le bord d'une table dans la bibliothèque, seule pièce agréablement meublée et décorée de boiseries dans cette froide et fonctionnelle station spatiale. Il observe la jeune femme de dos, qui parcourt du regard des reproductions de toiles de Breughel justement, dont les « Chasseurs dans la neige ». C'est un des moments du film où le cinéaste semble particulièrement doué tant les mouvements de la caméra épousent les vallonnements enneigés, pointillés par la noirceur des corbeaux ; en suivant les silhouettes courbées des chasseurs rentrant au village, on plonge véritablement dans cette peinture, glissant lentement sur les pentes neigeuses jusqu'aux taches glauques des étangs gelés au fond de la vallée. Je trouvai d'un effet agréablement paradoxale de retrouver ces miroirs breughéliens de ma campagne flamande dans le regard d'une jeune femme russe (fort jolie par ailleurs), présentée elle-même comme une créature virtuelle au sein de la virtualité inhérente d'un film, tandis que s'égrenaient les notes aigrettes d'un choral pour orgue (Ich ruf' zu dir, Herr Jesu Christ BWV 639) assez peu connu mais particulièrement nostalgique de Bach. Je voudrais pouvoir me garder de succomber à la tentation des analogies, mais j'évoque moi-même vers le début de ma nouvelle les échos lointains d'une musique de kermesse, ce qui n'a guère de rapport avec ce choral pour orgue de Bach, sinon par la caractère aigret de ses sonorités et par l'impression puissamment nostalgique qui s'en dégage.

<http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/e/e1/Breughel-tower-of-babel.jpg>

"Ich ruf' zu dir, Herr Jesu Christ". Je t'appelle Seigneur, je lance mon cri vers toi. Je ne suis guère croyant, mais il m'est difficile de ne pas y reconnaître ce besoin de crier que je réprime dans ma nouvelle, de crainte que mon cri ne rebondisse vainement contre le haut mur qui se dresse au milieu du lac. Vain désir de hurler son désespoir et son angoisse dans l'infini, surtout lorsque le Maître des lieux condense dans son nom à la fois l'épaisseur muette et hostile d'un mur et le rien qu'il dissimule (ce n'est qu'après coup que je me suis rendu compte que « lémurien » était inopinément porteur de cette signification).

Ces copies des êtres proches hantant la mémoire des hommes à bord de la station sont illusoires mais pourtant tangibles, matérielles. Ce type de spéculation vous paraîtra sans doute simpliste, aussi naïve qu'ambitieuse, mais je m'y risque quand-même, du moins dans la mesure où elle semble vérifier un recoupement supplémentaire entre ce film et ma nouvelle : la matière elle-même n'est que la substance d'un rêve. Rappelez-vous (si je puis me permettre de requérir ainsi, par un semblant de forme impérative, votre mémoire à court terme) que l'espace au dehors semble prolonger l'épaisseur des murs du couloir qui monte en spirale à l'intérieur de la tour. Ces murs diffusent une pâle lueur, une lueur pâle et faible qui remplit d'incertitude l'intervalle entre le vide et le plein, et pourquoi pas ? entre le réel et l'irréel, etc. Cette contradiction est d'ailleurs le propre du tourbillon, ce qui, je pense, est parfaitement vérifiable sur le plan physique. L'océan de Solaris semble de temps à autre, alors que les occupants de la station le contemplent par les hublots, manifester quelques étranges velléités vorticistes : au gré des courants contraires, de lascives spirales s'amorcent dans le plasma, volutes prometteuses d'un bel abîme en entonnoir, mais qui aussitôt qu'elles se creusent sont recouvertes d'une espèce de lippe visqueuse, ne faisant ainsi qu'attiser ma soif de maelstrom sans l'étancher. Au contraire de gouffres, ce sont mêmes des îles qui commencent d'apparaître...

Autre analogie intéressante, comme vous l'aviez bien noté par rapport au Horla, un des occupants de la base s'est suicidé.

Mon alter ego du Rêve du lémurien se rend bien compte, pour sa part, que ce n'est pas une solution : il craint que par la coupure (au sens propre comme au sens figuré) qu'il se ferait aux veines, le lieu même dont il est prisonnier, ne s'introduise en lui dans toute son horreur, et ne scelle ainsi au-dedans de lui « l'hermétisme de l'espace ». Le suicide reviendrait donc à se condamner (comme on condamne une fenêtre) doublement : de l'intérieur comme de l'extérieur.

Ces questions ne sont guères réjouissantes, ... pourtant elles n'en sont pas moins fascinantes, et comme vous l'avez écrit, elles donnent même lieu à des choses plaisantes à lire.

Vous trouverez en pièce jointe un de mes derniers poèmes : il y est également question, en un certain sens, de l'hermétisme de l'espace, et d'une autre créature symbolique, beaucoup plus connue comme telle celle-là.

J'ai encore quelques livres à terminer, puis je lirai votre nouveau livre sur Copernic. Je vous ferai sans doute signe ultérieurement pour vous dire ce que j'en ai pensé.